

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Claire Mulligan, Jean-Jacques Pelletier, Claude Champagne**

Normand Cazelais

Number 158, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78049ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2015). Review of [Claire Mulligan, Jean-Jacques Pelletier, Claude Champagne]. *Lettres québécoises*, (158), 30–31.

☆☆☆☆

CLAIRE MULLIGAN

**Dans le noir**

Traduit de l'anglais (Canada) par Sophie Voillot

Québec, Alto, 672 p., 33,95 \$ (papier), 19,99 \$ (numérique).

## Esprits, êtes-vous là ?

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, le spiritisme a fait grand bruit. Les trois sœurs Fox ont été au cœur de controverses qui ont secoué leur époque. Avec tous les mystères afférents.

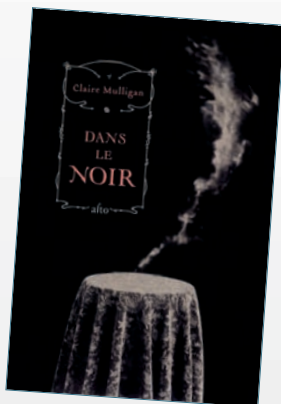
En 1893, une femme qui s'occupe de gens abandonnés, malades, se présente au chevet d'une personne qui, selon toute vraisemblance, en est à ses derniers jours. Maggie Fox, la deuxième des sœurs, se révèle plus vigoureuse qu'il n'y paraît : au rythme des visites de M<sup>me</sup> Mellon, elle entreprend de raconter sa vie et celles de Katie, la plus jeune, et de Leah, leur aînée de plusieurs années. Leah qui les a menées bien loin de leur condition modeste d'origine, jusqu'à New York, jusqu'à Horace Greely, très influent propriétaire du journal *The Tribune*.

Leur pouvoir ? Communiquer avec les défunts qui répondent par des bruits, des tables qui lèvent de terre et autres manifestations hors de l'ordinaire. S'agit-il d'un don ? d'une supercherie ? Des pasteurs évoquent l'influence du Diable, des gens de science mettent en doute l'authenticité de ces phénomènes. Si beaucoup de gens se bousculent à leurs portes, de nombreux autres cherchent le truc : comment font-elles ?

*Dans le noir* est livré en 660 pages grand format. Le récit, dense et touffu, part en détours et circonvolutions, fait de constants retours en arrière, se permet de multiples dérives et insertions. On pourrait s'y perdre ; mais non, on reste captivé par cette étrange aventure, par



CLAIRE MULLIGAN



cette description attentive des mœurs d'un autre temps, de ses superstitions, de ses préjugés.

Derrière les énigmes, il y a une forme de manifeste féministe. Sous le joug de la religion, des bien-pensants, des dogmes et conventions de toutes sortes, en cette Amérique pas si loin de la nôtre, les femmes n'avaient guère de marge de manœuvre sinon de se soumettre aux volontés et caprices du mâle. Des mâles. Leah : « Ce monde est cruel pour les femmes qui possèdent ne serait-ce qu'une once de talent, un grain de pouvoir. S'il n'est pas canalisé correctement, il se heurte à l'incompréhension. »

Si *Dans le noir* comporte des zones d'ombre, des squelettes dans les placards, il ne s'agit pas à proprement parler d'un roman policier. Fresque historique et pourtant portrait intimiste, il plonge dans une histoire qui nous appartient à tous et toutes par ses références culturelles et sociales. La langue, à la fois précise et évocatrice, est d'une grande qualité, du moins à en croire la traduction. On sort de cette lecture un peu ému et perplexe, sinon troublé.

Soulignons enfin la grande qualité du travail d'édition, tant pour la jaquette, le choix du papier et la typo que pour les pages coupées à l'ancienne.

☆☆☆☆ ½

JEAN-JACQUES PELLETIER

**Dix petits hommes blancs**

Montréal, Hurtubise, coll. « Polar », 2014, 578 p., 29,95 \$.

## Décadence annoncée

En fin d'hiver à Paris, des meurtres se multiplient : un dans le 1<sup>er</sup> arrondissement, deux dans le 2<sup>e</sup>, pour atteindre dix au total. Pourquoi ce treillis géographique ? Les réseaux sociaux s'agitent. Pendant que l'enquête va en tous sens, un dénommé Phénix envoie de mystérieux et alarmistes messages à un écrivain, québécois de surcroît. L'inspecteur à la retraite Gonzague Théberge est appelé à la rescousse pour résoudre l'affaire.



Jean-Jacques Pelletier nous présente ici des thèmes qui lui sont chers : la bêtise humaine, les magouilles politiques et policières. Et la désinformation journalistique à laquelle il superpose l'errance et les ragots des courriels, Facebook, Twitter de ce monde. Dans *Dix petits hommes blancs*, nous retrouvons une trame familière : en relation avec des enjeux planétaires tels que la faim, l'énergie, le réchauffement climatique, une surpopulation imminente, l'anarchie financière et le gaspillage des ressources, des puissances obscures tirent des ficelles à leur profit. Qui ?

Pourquoi tue-t-on en les étouffant des hommes blancs de petite taille ? Ont-ils été sacrifiés sur l'autel d'amateurs d'une pornographie « alternative » ? Pourquoi utilise-t-on, pour ce faire, des femmes plus grandes que la moyenne, des femmes qui viennent toutes de continents différents ?

Est-ce que ces meurtres ne seraient que des fausses pistes? S'agit-il d'actes terroristes? Y a-t-il des signes cachés? Si oui, quels sont-ils?

Les ingrédients d'un thriller ne manquent pas: Pelletier n'a rien à envier aux autres bons auteurs du genre. La mécanique est bien huilée. Plusieurs pistes s'entremêlent sans que le lecteur perde le fil. Que se trame-t-il à Bucarest? Pourquoi en Roumanie? Natalya, par exemple, réussira-t-elle à dénouer les nœuds de son passé? Même les tueurs professionnels ont une certaine morale...

Pelletier est aussi fidèle à son pessimisme. Et à ses « obsessions ». Entre autres, les journalistes, incapables d'endiguer le flot des dérives ou qui, à l'inverse, surfent sur



JEAN-JACQUES PELLETIER

ces dérives, en prennent pour leur rhume. Ce qui lui permet de soutenir qu'avec les médias sociaux, « l'ampleur et la vitesse des manipulations possibles sont décuplées. Centuplées. » Il a lu *The Rise and Fall of the Roman Empire* d'Edward Gibbon: l'Occident est à son déclin.

*Dix petits hommes blancs* m'a laissé un peu froid. À cause du traitement cérébral, de cette volonté de soutenir une thèse? La démonstration sous-jacente à l'intrigue émerge un peu trop. Le thriller est un moyen moins lourd, moins aride, d'exposer une vision du monde et de son futur qu'une thèse de philosophie ou qu'un traité de sciences politiques.

On peut s'interroger sur la présence et surtout l'utilité de l'ex-policier québécois et de ses promenades touristiques dans la Ville lumière. On peut parier cependant qu'il sera de plus en plus présent au cœur de la suite qui devrait s'intituler *La liste XIII*.

☆☆☆

CLAUDE CHAMPAGNE

**Écrire le mal**

Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2014, 272 p., 22,95 \$.

## Broyer du noir

Des oiseaux, des chats, des chiens sont cloués à des arbres. Ce n'est pas du ressort de la police. Un écrivain qui vient de perdre son père hérite de son agence de détectives et s'intéresse à l'« affaire ». Bientôt, son passé le rejoindra.

Ce passé qu'il ressasse constamment, c'est sa fille, alors âgée de quinze ans, disparue six ans auparavant. Que lui est-il arrivé? Est-elle morte? encore vivante? Ces questions l'obsèdent. Son ménage n'y a pas survécu; son ex ne veut plus le voir: « Pour qu'on ait une autre discussion sur la mort? Pour qu'on pleure encore? Je suis plus capable, Jean. Non, plus capable. »

Il ne sait pas s'il va vendre ou non l'agence. N'empêche, il mène l'enquête en compagnie d'un policier à la retraite dont le chien a ainsi été « sacrifié », avec l'aide sporadique des deux employés de l'agence qui auraient aimé en hériter. Cette enquête un pas de côté, un en arrière, deux en avant, lui fait découvrir l'existence de deux jeunes plutôt inquiétants, dont l'un, tout à fait *weird*, pourrait avoir été mêlé à l'enlèvement de sa fille.

On l'aura compris, Jean, qui a toujours eu peur de la mort, est un être compliqué. Il traîne un sentiment d'échec. Il a eu une relation d'incompréhension avec un père renfermé qui ne s'ouvrait pas à lui. Il n'a pas vraiment d'amis à qui se confier. Il prend des médicaments pour calmer ses crises de panique. Il broie du noir. L'enquête, transformée en une forme d'espoir de retrouver sa fille, ne l'aide en rien sur le plan psychologique.

*Écrire le mal* est une réflexion parfois poignante sur la situation d'un père qui perd sa fille. Depuis cette disparition, sa vie a largement perdu son sens. L'essentiel du récit se passe d'ailleurs dans sa tête,



CLAUDE CHAMPAGNE

dans sa souffrance, dans son impossibilité à la fois de comprendre et d'accepter.

Claude Champagne a un style fluide; il écrit bien, avec une grande économie de moyens. Il pratique ça et là un humour acide: « Trop de cynisme n'est pas bon pour la santé. » En fait, ce roman est un exercice littéraire: déjà, dans un texte précédent, *L'absence*, l'auteur a exploité ce thème. Comme une mise en abyme, il le reprend dans *Écrire le mal*. Le roman

policier, dans ce cas, est un artifice: développer une intrigue devient une manière de réfléchir au fil des pages sur les thèmes du père, de la disparition, de l'acte d'écrire. Et du mal, car l'un des protagonistes professe une forme de religion du mal: « Les victimes sont pas importantes. C'est juste des instruments vers la réalisation. La puissance. La rédemption par le mal. L'homme total. »

*Écrire le mal* aurait-il été meilleur sans son intrigue policière? Cette façon de régler des comptes avec la police (dont les représentants ne brillent ni par leur humanité ni par leurs compétences), l'à-côté bancal des deux employés de l'agence, l'artifice de l'ordinateur portable disparu et tombé dans les mains d'un malfrat et surtout une finale mal ficelée nous laissent croire que si.

